

LA TRADUCTION, FACTEUR DE CULTURE

La traduction, Mesdames et Messieurs, et les traducteurs ne semblent pas jouir, auprès des Illustres, de la meilleure renommée. Il importait de le constater avant d'aborder un sujet où elle se trouvera quelque peu glorifiée. Quoiqu'ils aient pu en penser au fonds d'eux-même, les Illustres en ont souvent mal parlé, soit que parfois traducteurs et traductions prêtassent vraiment le flanc à la critique, soit que – et je crois bien que c'est là le vrai motif – il soit facile, trop facile, de faire de l'esprit à leurs dépens. Souvenons-nous que Madame de Sévigné comparait les traducteurs à ces nigauds de valets que leurs maîtres chargent de faire un message et qui le transmettent tout de travers. Écoutons Montesquieu assimiler la traduction – je cite – «à ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple» mais qui «sont toujours faibles et de mauvais aloi.» Écoutons Voltaire qui s'était essayé à la traduction et n'y avait pas trop bien réussi, écoutons-le dire, en substance qu'un traducteur ne peut pas, sans abus, prétendre faire oeuvre littéraire. Ainsi, du haut de leur Olympe, ont parlé les Illustres mais, brochant sur le tout, certains physiciens et certains mathématiciens de l'heure présente veulent faire à la traduction une partie plus injurieux encore en la réduisant à une opération mécanique. Car l'on est en train de construire, Mesdames et Messieurs, après la machine à laver la vaisselle, la machine à laver le linge et la machine à résoudre les équations, une machine à traduire et plutôt deux qu'une puisque la tentative est conduite parallèlement et selon des principes différents en Angleterre et en Amérique. L'idée d'un, au moins, des savants qui s'attachent à cette bien curieuse entreprise est qu'un texte étranger se présente comme un message chiffré qui n'aurait besoin, pour devenir intelligible aux personnes de langue anglaise, que d'être décodé. Que l'on fasse intervenir, après cela, une cellule photoélectrique capable de «lire» – en un sens physique, bien entendu, – et un mécanisme – électronique, je suppose, – de sélection qui, dans une réserve de mots enregistrés d'avance, irait chercher

celui qui convient, et le tour serait joué, du moins on veut le croire. Pascal avait déjà bien dit : «Les langues sont des chiffres où non les lettres sont changées en lettres, mais les mots en mots; de sorte qu'une langue inconnue est déchiffrable» et de là il n'y avait qu'un pas – je dirais un faux pas – à penser que si l'on a pu fabriquer des machines capables d'une sorte de raisonnement mathématique, on ne verrait pas pourquoi il serait impossible d'en bâtir d'assez semblables capables de faire des traductions. Étrange façon, direz-vous, de confondre les mots et l'idée, comme si l'une devait simplement et nécessairement résulter de l'alignement des autres. Étrange erreur de vouloir demander à ce qui est construit pour travailler sur le précis, le déterminé, le fatal, une oeuvre qui est souvent toute d'expression, de nuances, d'éclairage et d'atmosphère. Hélas! Si l'on était parti de Pascal, d'un Pascal qui avait été parfois plus sagace ou mieux inspiré, pourquoi n'être pas retourné à lui pour faire réflexion avec lui sur les deux fameux esprits, l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. «En l'un – nous dit Pascal en parlant de l'esprit de géométrie – les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun; [...] : mais pour peu qu'on [...] y tourne la tête, on voit les principes à plein; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent. Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde [...]; il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne; car les principes sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or, l'omission d'un principe mène à l'erreur [...]» Cela, c'était penser et nous voyons d'ici la machine à traduire conduire droit à l'erreur parce qu'elle n'a pas la vue assez bonne pour faire oeuvre de finesse, parce qu'elle ne saurait apercevoir et utiliser à propos ces trois «principes» – au sens de Pascal – cardinaux de l'expression qui s'appellent la modalité, la syntaxe et la nuance et qui se déroberont à tout jamais aux investigations des cellules photo-électriques et aux pseudo-cogitations des sélecteurs et combineurs électroniques, fussent-ils du meilleur

fabricant.

Jouant donc sur ces trois éléments : la modalité, la syntaxe, la nuance et sur un quatrième, le mot, le seul, ou je me trompe fort, que la machine possédera jamais, et encore avec quelle insécurité, le traducteur traduit, avec plus ou moins d'adresse, plus ou moins de bonheur, plus ou moins de talent. Peut-on prétendre que son art est un art mineur? La traduction est-elle un art mineur? Jusqu'à un certain point peut-être, encore qu'il soit des traductions si imposantes, ou si riches ou si précieuses que l'adjectif «mineures» ne leur convient guère. Jusqu'à un certain point, dirais-je cependant, car elle n'est pas un art de complète création, plus semblable par cela à l'estampe qui reproduit la peinture qu'à la peinture elle-même, et pourvu qu'en disant «art mineur» l'on n'entende point signifier art facile, ou art inexistant comme le voulait Voltaire. Peut-on prétendre que son art est un art trompeur comme le voulaient Sévigné et Montesquieu? Capable d'infidélité certes, comme tous les arts et toutes les sciences, art trompeur avec ses erreurs bien à lui et, à y regarder de près, bien humaines et liées aux insuffisances de l'entendement humain : faux sens, contre sens, écart de sens – et avec ses imperfections, qui n'ont pas d'autre origine, inélégances, solécismes, barbarismes et la liste n'en est pas close. Mais serait-ce un art dont on devrait se passer à cause de ses défauts? Alors il faudrait plaindre l'homme de ce qu'ayant un instrument imparfait – et quel instrument parfait a-t-il jamais possédé? – il croie devoir le briser et se priver de ce qu'il en peut tirer et qui est, comme je vais essayer de le montrer, pour la communauté humaine comme pour l'individu, l'essentiel de son patrimoine intellectuel, moral et religieux, l'essentiel de sa culture.

Car jetons un regard sur la géographie linguistique du globe. Qu'apercevons-nous en un moment quelconque du temps? Un étrange morcellement, un prodigieux nombre d'îlots, les uns minuscules, les autres plus grands, à l'intérieur desquels les hommes se comprennent alors qu'ils ne s'entendent plus de l'un à l'autre. Des îlots d'où monterait, si notre oreille

LA TRADUCTION, FACTEUR DE CULTURE

pouvait la percevoir, la cacophonie la plus discordante d'accents, d'intonations, de prononciations, toutes les gammes de phonations depuis les plus suaves jusqu'aux plus rauques. Des îlots où les esprits humains s'ils étaient livrés à leurs propres ressources végéteraient, s'étioleraient, vaincus par les insuffisances intellectuelles de leur race – aucune dans le déroulement du temps, n'apparaît complète par l'esprit –, confinés dans l'étroitesse de leurs expériences humaines, bridés trop souvent par des traditions de pensée qui ne sont plus que les vestiges de règles qui eurent leur valeur à un moment déterminé mais qui n'ont plus, qui ne sont plus que des bornes à leur liberté de raisonnement, qui devraient être révisées mais ne le sont point par routine, par indifférence et plus souvent encore, par le maléfice d'un orgueil national mal placé.

Paraisse la traduction, l'humble traduction, le Cendrillon de la grande famille littéraire, celle sur laquelle les grands seigneurs des lettres ont si souvent jeté un regard dédaigneux, alors la pensée circule dans tous les sens et d'un bout de la terre à l'autre. Les idées revêtues de son manteau qui n'est pas toujours le vêtement somptueux dont les avaient parées leurs auteurs, mais plus souvent l'humble habit, l'habit familial dans lequel toutefois elles seront accueillies hors de leur îlot d'origine, les idées s'échangent, se mesurent, s'affrontent et se comparent. Si le plus souvent en passant d'un idiome à un autre elles ont perdu de leur couleur, de leur vivacité, le plus souvent, elles se sont approchées de l'expression classique, universelle qu'elles aspirent toutes à recevoir. La science, la sensibilité, l'éthique, l'expérience des uns réagissent sur celles des autres. Les esprits s'ouvrent, les jugements s'éclairent, les horizons s'élargissent, des préventions tombent – pas toutes les préventions, ni même la plupart, hélas, mais toutes celles qui peuvent tomber – la critique est sollicitée de se mettre à l'oeuvre, dans les esprits enrichis par cette matière nouvelle, les conceptions se réorganisent. Le groupe prend conscience de ses insuffisances; comme doué d'une vision nouvelle, il reconnaît chez lui ce qui était science valable et ce qui

LA TRADUCTION, FACTEUR DE CULTURE

n'était plus que vieilles habitudes et préjugés contribuant à sa myopie nationale. Et comme chaque îlot est extrêmement petit sous quelque rapport au prix de l'ensemble des autres, et comme les sciences, les arts, la morale ne sont jamais partout, au même instant, dans le même état d'avancement, naturellement, fatalement, une immense osmose commence qui ne s'arrêtera jamais et par laquelle tous les esprits se nourrissent de la substance intellectuelle de tous les peuples.

Je n'ignore pas que la traduction n'est pas seule à assumer ce rôle civilisateur et qu'à côté d'elle, il existe plusieurs moyens très considérables d'entrer en contact avec la pensée étrangère. Citons d'abord les voyages. Mais le voyage, à moins qu'il ne soit accompli par un écrivain, reste une expérience particulière dont quelques parcelles seulement se transmettent par les objets d'art ou d'utilité qu'on rapporte ou par les conversations qu'on peut avoir sur le pays d'où l'on revient. D'autre part, le point de vue du voyageur, si intéressant qu'il puisse être, ne saurait s'identifier à celui de l'habitant même et c'est ce dernier point de vue que nous fait connaître, avec un minimum d'altération, l'oeuvre du traducteur. Et puis, pour un Montaigne qui sait voir et rapporter honnêtement, pour un Marco Polo qui a le sens du récit, et peut-être celui de la fidélité aux choses vues et vécues, pour un analyste pénétrant comme Robert Louis Stevenson ou un profond politique comme de Tocqueville, pour un humoriste comme Laurence Sterne, capable, quand il le faut, de sympathie – le premier des dons s'il s'agit de comprendre une nation étrangère – et de sagacité, combien de voyageurs sont restés muets ou n'ont écrit que des relations sans chaleur et sans valeur. Citons aussi les lectures directes faites sans le secours du traducteur. Mais elles aussi restent des expériences particulières qui ne se diffusent pas ou pas souvent par l'écrit ou par la conversation, même si, comme ce fut le cas dans la France du XVII^e siècle pour l'espagnol et l'italien, et dans l'Europe du XVIII^e siècle pour le français, toute une classe de la société possédait une connaissance très honorable d'une certaine langue étrangère. Et citons encore les guerres.

LA TRADUCTION, FACTEUR DE CULTURE

On ne s'attendait peut-être pas à les voir figurer en si bonne compagnie. Qu'on songe cependant aux conséquences de la conquête de la Grèce par les romains qui fut une si belle occasion pour le génie grec de s'imposer à l'esprit romain, qu'on songe à ce que les croisés ont rapporté, non pas tant de gloire militaire, mais d'impressions, de formes, de couleurs, de quoi remplir leur imagination et celle de leurs arrière-petits neveux pendant des générations, et qu'on songe aussi à la transformation de l'esprit français qui résulta des guerres d'Italie à l'époque de la Renaissance. Mais toutes les guerres n'ont pas leurs César, leurs Villehardouin ou leurs Joinville, toutes n'amènent pas le conquérant à connaître beaucoup mieux sa conquête – ou réciproquement, et de ces immenses brassages d'hommes, de desseins, d'appétits, de tous ces transferts d'êtres, de choses ou d'idées, il sort moins de bien assurément pour l'humanité que n'en répand, en quelques années de paisible labeur, l'humble traduction aux vêtements de pauvresse.

Jusqu'ici, Mesdames et Messieurs, nous nous sommes contentés d'examiner, et très en gros, je dois l'avouer, le rôle de la traduction comme véhicule des idées, comme moyen de communication intellectuelle entre pays dans une époque déterminée, ou si l'on préfère, à un moment déterminé du temps. Bien plus complexe apparaît le problème si on le considère le long du temps ou, en d'autres termes, dans son développement historique. Un premier fait ne peut manquer de nous frapper. De toutes les langues qui se sont parlées ou écrites sur le globe, un nombre extrêmement petit sont intelligibles à la grande masse d'entre nous, un peu plus sont connues des classes cultivées, un peu plus encore des spécialistes de la linguistique, de la paléographie et des inscriptions. Et cependant, il est à peine exagéré de dire que tout l'héritage de nos pères est à tout moment à la disposition de chacun d'entre nous pour peu que celui-ci comprenne l'une des trois ou quatre langues modernes de grande culture. À qui devons-nous cet extraordinaire présent? Qui est l'auteur de cet insigne miracle? L'humble traduction, Mesdames et Messieurs, l'humble et l'utile traduction que

LA TRADUCTION, FACTEUR DE CULTURE

nous retrouvons toujours mêlée à toute science, à toute connaissance, à toute culture intertemporelles comme internationales. Si bien qu'émerveillé par ce même phénomène, Florio, le traducteur de Montaigne dont nous aurons à reparler plus loin, s'écriait en son pittoresque anglais élisabéthain, dans la préface qu'il adressait «To the curteous Reader» :

«Yea but me olde fellow Nolano tolde me, and taught publikely that from translation all science has it's of-spring...»

«Ouais mais mon vieux camarade Nolano me disait et enseignait publiquement que la traduction était la source de toute science.»

Il faisait encore remarquer, l'excellent Florio, que les latins avaient traduit les grecs, les égyptiens et je ne me rappelle pas s'il remontait plus haut mais il en avait assez dit pour nous montrer quel précieux agent de continuité représentait la traduction pour la science humaine puisqu'il bornait à la science, par une vue bien étroite, le contenu de l'esprit humain, ou ce qui est bien près d'être la même chose, la matière traduite.

Comment, en effet, ne pas être confondu d'admiration devant ce legs magnifique, devant ce fonds de science, de sagesse, devant ces archives de la grande famille humaine auxquelles la traduction a conféré un sens et qu'elle a rendues assimilables à tous ceux qui veulent bien les consulter. Mais examinons d'un peu plus près le processus de cette transmission. Parmi les langues anciennes, il en est quelques-unes dont la connaissance ne s'est jamais perdue, c'est le cas pour le grec, le latin, le sanscrit et l'hébreu, par exemple. Il en est d'autres, bien plus nombreuses, qui étaient devenues tout à fait indéchiffrables et dont les textes se présentaient à nous comme de véritables rébus, les hiéroglyphes égyptiens, les inscriptions assyriennes ou étrusques par exemple. Toutes sortes de moyens ont été employés pour en pénétrer le sens mais aucun n'a été aussi commode que celui qu'offraient les textes

LA TRADUCTION, FACTEUR DE CULTURE

plurilingues dont une version se trouvait être en une langue connue. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la pierre de Rosette découverte en 1799 près de Rosette, à l'embouchure du Nil par un officier des armées de Bonaparte et qui, par le hasard des guerres et des traités de paix, se trouve maintenant au British Museum. Cette pierre portait précisément une inscription trilingue, en hiéroglyphes, en démotique et en grec. C'est sur la base de cet extraordinaire dictionnaire que Champollion bâtit sa méthode pour le déchiffrement des hiéroglyphes restés jusqu'alors hermétiques. Du même coup il nous ouvrait la porte du monde égyptien antique qui nous est maintenant presque familier. L'histoire de la traduction des inscriptions, qui n'est autre que le récit des efforts déployés par les hommes pour ressaisir la culture et la civilisation de leurs ancêtres, comporte des chapitres bien attachants. En assyriologie, les savants de la première moitié du XIX^e siècle – celui soit dit par parenthèse que Léon Daudet qualifiait de «stupide» – ces savants, dis-je, travaillaient sans grande liaison, chacun selon ses méthodes propres. On pouvait douter, dans ces conditions, de la validité des résultats qu'ils obtenaient. La Société asiatique de Londres eut l'idée d'organiser en 1858 une confrontation peu ordinaire. Elle s'adressa aux principaux assyriologues du temps et les mit en présence d'une longue inscription qu'ils furent invités à déchiffrer chacun en son particulier. À l'origine de leur science était l'étude des inscriptions trilingues dont les textes en vieux persan avaient été compris les premiers, donnant la clé du médique et de l'assyrien. Or ces savants rapportèrent tous de l'inscription proposée des versions si exactement semblables qu'il fallut bien convenir que les difficultés de l'assyrien avaient été vaincues. Et c'est faute de textes plurilingues d'un développement suffisant et suffisamment concordants que l'étrusque demeure en grande partie indéchiffrable. Bien sûr, la comparaison d'un texte en une langue inconnue avec ses versions dans des langues connues n'est pas le seul moyen d'arriver à comprendre cette langue. Mais je crois pouvoir dire que les méthodes qui ne relèvent pas de la traduction sont souvent assez

LA TRADUCTION, FACTEUR DE CULTURE

précaires, témoin l'aventure qui arriva à trois distingués savants qui crurent, vers 1840, avoir déchiffré une inscription carthaginoise. L'un, qui était général, lut :

«Ici repose Amilcar, père d'Annibal, comme lui cher à la patrie
et terrible à ses ennemis».

Cela satisfaisait sans doute son âme militaire. Mais un autre, de penchants plus paisibles, plus bucoliques même, serais-je tenté de dire, déchiffra :

«La prêtresse d'Isis a élevé ce monument au Printemps, aux
Grâces et aux Roses».

Quant au troisième, il opina pour :

«Cet autel est dédié au dieux des Vents et des tempêtes afin
d'apaiser ses colères».

Tant il est vrai qu'on ne trouve souvent dans les choses que ce qu'on veut bien y chercher.

La traduction, Mesdames et Messieurs, a ses grandes dates et ses grandes époques qui sont invariablement des grandes dates et des grandes époques du savoir humain, tant il est vrai aussi qu'on ne peut séparer l'un de l'autre, que l'un s'acquiert par l'autre. Trois siècles avant Jésus-Christ Ptolémée II fait traduire les livres saints hébreux en grec à Alexandrie par soixante douze interprètes juifs et c'est la version Septante. Au quatrième siècle après Jésus-Christ, Saint-Jérôme la revise, la traduit en latin, y ajoute les évangiles et c'est la Vulgate que consacre le Concile de Trente en 1546. L'histoire de la traduction de la bible en anglais et en allemand est une bonne partie de l'histoire du protestantisme en Angleterre et en Allemagne et c'est aussi un chapitre capital de la formation de la langue anglaise et de la langue allemande auquel s'attachent les noms de Beda, de Caedmon, de Wycliff, de Tindale, de Miles Coverdale et de Jacques 1^{er}, du côté anglais et, du côté allemand, de Luther pour ne citer que lui. De l'époque des Croisades date un phénomène qui n'est étonnant que pour

l'homme des temps modernes : la tradition scientifique des grecs, oubliée par le monde occidental, lui est rappelé par la voie des traductions arabes. Les universités du XIII^e siècle, en France du moins, étudiaient Aristote dans des traductions latines que des juifs d'Espagne avaient faites sur des versions arabes. Le quatorzième siècle français a été appelé par le médiéviste Gustave Cohen un siècle de traducteurs et c'est le labeur de ces traducteurs qui prépare le brillant quinzième siècle, celui d'Alain Chartier, de Christine de Pisan, de Charles d'Orléans, de Commines et de Villon. Mais revenons au XIII^e siècle. Un manuscrit enluminé de la Bibliothèque Sainte-Geneviève nous fait voir une scène de la vie de Cour environ l'an 1274. Philippe le Hardi est assis sur un trône de pourpre et d'or, il porte sceptre et couronne. Debouts à sa droite sont quelques courtisans. À sa gauche un moine, en robe noire, lui présente à genoux un livre dans une reliure à solides fermoirs. Derrière le moine, un abbé mitré, le long bâton pastoral appuyé sur l'épaule désigne le livre de l'index, on devine que c'est lui qui officiellement apporte l'ouvrage à Philippe. Derrière l'abbé, trois autres moines, se tiennent debout dans une attitude humble et révérencieuse. Or l'abbé mitré n'était autre que Mathieu de Vendôme, ce Mathieu de Vendôme que Saint Louis, avant de partir pour la malheureuse croisade de Tunis, avait désigné comme régent du royaume. Le moine agenouillé, c'était Primat, et le livre, les *Grandes Chroniques de France*. «Primat, racontent Bédier et Hazard, avait translaté en une saine et forte prose française, non pas, comme ses devanciers, quelque modeste manuel, mais tout l'ample corpus dyonisien des anciens chroniqueurs, depuis Aimoin jusqu'à Rigord. Ce long travail, il l'avait entrepris, dit-il, par le commandement de tel homme qu'il ne dut ni ne put refuser» : c'est Saint Louis qu'il a voulu désigner. On lit dans sa préface : «Ceste estoire est mireors de vie; ci pourra chascuns trover bien et mal, bel et lait, sens et folie, et faire son preu (son profit) de tout.» Le premier chapitre de la traduction portait cette indication liminaire «Ce premier chapitre parle comment les François descendirent des Troyens» et commençait ainsi «Quatre cens et quatre

LA TRADUCTION, FACTEUR DE CULTURE

ans avant que Romme fust fondée regna Priant (Priam) en Troye la grant» comme si cela avait été le premier fait notable de l'histoire de France. L'ouvrage de Primat, sa traduction, fut le premier livre qu'on imprima en français à Paris. Bientôt, d'ailleurs, les Grandes Chroniques de France allaient être rédigées directement en français et non plus en latin.

Mais la Renaissance qui est l'époque de la diffusion du savoir par excellence reste la grande époque de la traduction. Ce sont les italiens qui dans les lettres antiques comme dans les arts donnent le branle. Ils traduisent les auteurs grecs en latin. Les français, les allemands, les hollandais suivent avec un retard variable. Partout s'impriment des traductions latines et parfois, et de plus en plus souvent, des traductions en italien, en français et en anglais. En France, si Guillaume Budé, le plus grand des humanistes français, ne se sert guère de l'idiome national, Claude de Seyssel traduit en français Thucydide, Xénophon, Diodore de Sicile, Eusèbe et Appien. François 1^{er}, suivant l'exemple des Médicis, pensionne ou pourvoit de charges de secrétaires ou de valets de chambre les meilleurs traducteurs de l'époque. Il commande à Salel une traduction d'Homère et c'est lui qui encourage Amyot à entreprendre la traduction des *Vies parallèles* de Plutarque. C'est grâce à lui, selon Joachim du Bellay, que «philosophes, historiens, médecins, poètes, orateurs grecs et latins ont appris à parler françois». L'importance que ces traductions ont pu avoir sur la formation de la langue et de la pensée françaises à l'époque où écrivaient Rabelais, Montaigne et Calvin et où l'imprimerie diffusait déjà avec une grande rapidité la chose écrite ne saurait échapper. Elle façonne les esprits qu'elle rend aptes à repenser tout le fonds antique et de là, à s'élancer vers des notions nouvelles, elle façonne l'instrument dont les possibilités d'expression vont bientôt égaler et dépasser celles de l'idiome grec et de l'idiome latin. En Angleterre élisabéthaine, la fortune de la traduction n'est pas moins brillante et comme deux auteurs qui possédaient admirablement le sujet ont pris la peine de le résumer pour nous, je ne puis mieux faire que de leur donner la parole. C'est d'abord Émile Legouis, qui dans son chapitre

LA TRADUCTION, FACTEUR DE CULTURE

sur l'épanouissement de la Renaissance (en Angleterre, bien entendu), s'exprime dans ces termes:

Si originale que doive être la grande époque de la Renaissance souvent appelée avec quelque inexactitude l'époque élisabéthaine, sa littérature a son point de départ dans une multitude d'influences antiques ou étrangères. C'est un riche terrain engraisé par une épaisse litière de traductions. Dès 1579 beaucoup des grandes oeuvres anciennes et modernes étaient traduites en anglais; vers la fin du règne d'Elisabeth en 1603, à peu près toutes. Certaines de ces traductions devaient prendre rang parmi les lectures les plus courantes, et quelques-unes atteindre une popularité égale à celle des meilleurs écrits nationaux. Il en est qui marchent de pair pour l'influence avec les chefs-d'oeuvre de l'époque. On a meilleur compte, au lieu d'énumérer les auteurs grecs et latins qui furent mis en anglais au cours du siècle, de signaler les rares exceptions, les quelques oeuvres importantes qui furent négligées...

C'est ensuite Saintsbury, à qui je laisse le soin d'évaluer cet apport. Je traduis :

Il est facile de comprendre que l'intérêt que ces traductions peuvent présenter provient pour une très faible partie seulement de la restitution exacte des originaux. Savants, Savile l'était sans aucun doute, Holland dans une certaine mesure, un ou deux autres, plus ou moins: mais les plus célèbres et les plus communément goûtées de ces versions étaient habituellement tirées non pas directement de l'original mais de traductions antérieures françaises ou italiennes et ces écrivains se souciaient assez peu de rendre leur auteur, tout leur auteur et rien que leur auteur, dans un anglais rigidement classique. S'ils l'avaient fait, ils auraient beaucoup perdu en intérêt et en valeur pour la postérité. Bien au contraire, la volonté commune qui s'observe parmi eux (et qui ne laisse pas d'être remarquable) est précisément de chercher à être aussi idiomatique et aussi varié que possible. Ils condensent, développent,

LA TRADUCTION, FACTEUR DE CULTURE

suppriment ou parfois rajoutent comme aucun traducteur moderne ne se le permettrait... Il fallait que (la langue) fût rendue parfaitement souple, parfaitement idiomatique et fût nantie, chemin faisant, d'un stock de mots excellents, indigènes ou étrangers, classiques ou modernes, d'où l'on pourrait tirer plus tard un vocabulaire commun à tout le monde. Les écrivains de la fin du quatorzième siècle et du quinzième siècle avaient accompli leur mission en conférant de l'allant à la prose anglaise; Fisher et l'école d'Asham lui avaient fait faire ses classes de grammaire très complètement. Mais ces traducteurs et d'autres écrivains du temps d'Elisabeth la menaient à l'université, la rompant à tous les sports et à tous les arts à la fois, la laissant, peut-être avec une liberté excessive, jeter sa gourme, mais non sans l'enrichir, l'exercer, la doter de biens à elle, de souvenirs, d'expérience, non sans la préparer à sa tâche future selon un processus qui était tout aussi nécessaire que la formation plus régulière et plus modérée qu'elle avait reçue jusque là.

Retenons soigneusement, Mesdames et Messieurs, ce mot de formation dont use le critique anglais pour décrire l'effet de la traduction sur un idiome non encore fixé car nous aurons à nous en resservir pour décrire cette même action sur l'individu. Il est temps, d'ailleurs, que du plan des groupes et des époques, nous descendions sur le plan particulier, sur le plan de l'homme. Un aphorisme qu'on cite à tort et à travers veut que le style soit l'homme même. Cela est vrai en un sens car chaque individu a sa manière de penser, d'écrire, de dessiner, de peindre, de sculpter, a sa manière de manifester son existence, qui n'est jamais celle d'aucun autre. Mais si Buffon a voulu indiquer que le style s'identifie à la personnalité de l'auteur, il n'a jamais rien dit de plus faux car tout le drame de l'écriture ou de l'art réside précisément dans ce fait que jamais l'homme n'a été capable de s'exprimer, pas plus que de se réaliser à sa satisfaction et toute l'action de ce drame réside dans les efforts qu'il déploie pour y parvenir. Mais quel rapport cela a-t-il avec la culture, demanderez-vous? Celui-ci, Mesdames et Messieurs, est cultivé et plus il possède de moyens de se réaliser, plus il possède de moyens de s'exprimer. Et quel rapport cela a-t-il avec la

traduction? Celui-ci, que la traduction apporte à l'individu une matière à penser, des modes de penser et des moyens d'expression dont sans elle il ne se serait jamais avisé. Il y a des réussites individuelles qui ne sont possibles que dans certains climats et à certaines époques. Qui ne voit que la traduction élargit ces climats et prolonge ces époques? Et à ceux qui me trouveraient trop abstrait, je dirai, pensez-vous que Baudelaire aurait été tout Baudelaire et Mallarmé tout Mallarmé s'ils n'avaient traduit de Poe, l'un les «*Tales of Mystery and Imagination*», l'autre les «*Poems*»? Lanson, parlant d'Amyot dit que le service qu'il

a rendu à la langue est inestimable... le style d'Amyot est un des plus charmants styles du XVI^e siècle, dans sa grâce surabondante et son naturel aisé. Mais il suffit de songer que l'oeuvre de Plutarque est une véritable encyclopédie, et l'on comprendra quel exercice cette traduction a été pour la langue, combien elle s'en est trouvée assouplie et enrichie. Il a fallu, pour exprimer une telle diversité de choses, faire appel à toutes les ressources du français: il a fallu élargir les moules et les formes par toutes sortes d'analogies et d'emprunts, italianismes, hellénismes, latinismes. Nombre d'idées et d'objets étaient pour la première fois désignés ou définis en français: il a fallu trouver et créer des mots. Par le Plutarque d'Amyot, des termes de politique, d'institutions, de philosophie, de sciences, de musique, ou sont entrés ou bien ont été définitivement implantés dans la langue française.

Or le service qu'Amyot a rendu à la langue française, il l'a rendu d'abord à sa propre langue, à ses propres moyens d'expression et certainement aussi à son propre fonds intellectuel, à lui-même enfin. Mais il l'a rendu aussi à d'autre. Écoutons Montaigne

Surtout je lui sais bon gré d'avoir su tirer et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son pays. Nous autres ignorants, étions perdus, si ce livre ne nous eût relevés du borbier: sa merci, nous osons à cette heure et parler et écrire; les dames en régentent les maîtres d'école; c'est notre

bréviaire.

Et ils sont légion ceux qui ont lu ce très grand prosateur – lequel ne fit que traduire –, qui en ont fait leur profit personnel dans lui rendre un hommage dont les siècles n’ont pas amorti la résonance. North a fait son profit d’Amyot et Shakespeare a utilisé North où il a puisé le sujet de Jules César, de Coriolan et d’Antoine et Cléopâtre. Ce que Florio a écrit de meilleur est sans aucun doute sa traduction des *Essais* de Montaigne et peut-être pourrait-on dire qu’il n’a pas d’autre style que son style de traducteur. Spencer, Musset, Racine et combien d’autres se sont fait la main à traduire des poèmes anciens ou modernes et je suppose que si dans tous les pays l’enseignement des lettres réserve une si large part au thème et à la version, ce n’est pas sans quelque bonne raison. Et l’apport de la traduction aux groupes a été l’apport de la traduction à chacun des individus qui les composent. Je dirai encore que la traduction propose à l’esprit une gymnastique que nul autre exercice ne lui ferait faire. Elle est aux lettres ce que l’algèbre est aux mathématiques, en ce sens que le problème de l’expression est toujours supposé résolu – tout à fait résolu en réalité dans la langue d’où l’on traduit – et qu’il n’est besoin de satisfaire, dans la langue où l’on traduit, qu’à un certain système d’inconnues – toujours les mêmes: le mot, la modalité, la nuance, la syntaxe, qui, une fois pourvues de leurs justes valeurs, égaleront l’expression. Plus que la rédaction directe, elle fait appel à l’ingéniosité verbale et plus qu’elle, elle oblige l’auteur à sortir des cadres habituels de sa pensée et de son écriture. Pourvu qu’on ne se laisse pas dominer par le texte étranger, il n’est pas d’exercice d’assouplissement plus parfait que la traduction.

Mesdames et Messieurs, le temps s’écoule et sans doute votre patience se lasse. Je n’ai pas épuisé le sujet, aussi bien le sujet est inépuisable. Nous sommes loin des dédains de Voltaire et de Montesquieu, loin des moues de Sévigné et c’est sans doute ce qui importait. Depuis des milliers d’années que les hommes pensent et écrivent, tout ce qui en était digne, ou presque, a été repensé, récrit et filtré par des traducteurs. Les belles oeuvres ont si fort besoin de la traduction que tant qu’elles ne sont pas traduites et, par ce moyen, disséminées, elles font penser à certains concerts magnifiques qui, pour n’être pas radiodiffusés,

LA TRADUCTION, FACTEUR DE CULTURE

demeurent quasi confidentiels. Les civilisations elles-mêmes dont les inscriptions n'ont pas été traduites restent pour nous comme d'inquiétantes muettes. Rendre toute pensée intelligible, toute science échangeable et toute impression universelle, tel est le rôle de la traduction, Mesdames et Messieurs, et telle en est l'éminente dignité.

M. Romain Godet, alors chef de la rédaction à l'ONU, a prononcé cette conférence inédite à l'occasion du 30^e anniversaire de l'Association technologique de langue française d'Ottawa (ATLFO), célébré le 26 novembre 1950.